

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma

Herausgeber: Mediafilm

Band: - (2003)

Heft: 18

Rubrik: Les films

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Federica (Valeria Bruni Tedeschi) en famille

Dans le chas de l'aiguille...

Il est plus facile pour un chameau...
de Valeria Bruni Tedeschi

Succès inattendu en France, le premier long métrage de (et avec) l'actrice franco-italienne Valeria Bruni Tedeschi est une bonne surprise. Un film léger sur des sujets graves: l'argent, l'amour, la mort. Par Frédéric Maire

Actrice étonnante chez Noémie Lvovsky, Laurence Ferreira-Barbosa, Claire Denis, Patrice Chéreau ou Mimmo Calopresti, Valeria Bruni Tedeschi a décidé de passer derrière la caméra pour raconter une histoire qui évoque, indirectement, sa propre histoire. Celle d'une fille née en Italie, déchirée entre deux cultures (italienne et française), mal à l'aise avec les hommes, sa sœur et sa mère, et qui ne trouve le repos (ou le répit) qu'en dansant.

Alternant les souvenirs et les rêves d'enfance de Federica (Valeria Bruni Tedeschi),

fille d'une riche famille italienne installée à Paris, «Il est plus facile pour un chameau...» met en scène sa vie chaotique durant les jours qui précèdent la mort de son père. L'histoire d'une femme qui a reçu trop d'amour et d'argent de sa part et ne sait qu'en faire. Car il est dit dans la Bible: «Il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer au royaume des cieux.»

Rechercher l'équilibre

Entre sa sœur qui ne l'aime pas, son frère toujours en voyage, sa mère insupportable, son ami qui lui reproche sa richesse et son ancien amant qui ne veut pas quitter sa femme, Federica est une solitaire complètement larguée qui se frappe la tête contre ses rêves et ses souvenirs d'enfance. Elle cherche confusément un sens à sa vie. À l'église, en se confessant plusieurs fois à un pauvre prêtre qui n'arrive pas à la suivre. Au cours de danse, où elle s'oublie dans la grâce des gestes et de la musique. Mais cela ne suffit pas. C'est en elle, en accompagnant courageusement son père dans la mort, que Federica pourra trouver, peut-être, un semblant de paix.

Avec une magnifique galerie de personnages (et de comédiens) autour de Federica, le film est à l'image de l'héroïne: chaotique, bousculé, passant avec aisance du rire aux larmes. D'une scène à l'autre, d'une langue à l'autre, «Il est plus facile pour un chameau...» ressemble à une sorte de puzzle mental dont nous découvrons les pièces dans le désordre. Ce qui déroute parfois le spectateur, mais lui procure aussi d'étonnantes moments d'émotion et de vibrations proches de ce que ressent, intimement, Federica. Comme si, par caméra interposée, elle se donnait à nous. *f*

Réalisation Valeria Bruni Tedeschi. **Scénario** Valeria Bruni Tedeschi, Noémie Lvovsky, Agnès de Sacy. **Image** Jeanne Lapoire. **Son** François Waledish. **Montage** Anne Weil. **Décors** Emmanuelle Duplay. **Interprétation** Valeria Bruni Tedeschi, Chiara Mastroianni, Jean-Hugues Anglade... **Production** Gemini Films; Paul Branco, Mimmo Calopresti. **Distribution** Xenix Film (2003, France / Italie). **Site** www.ilestplusfacilepourunchameau.com **Durée** 1 h 50. **En salles** 25 juin.

Entretien avec Valeria Bruni Tedeschi

Actrice fétiche de Noémie Lvovsky et Mimmo Calopresti, Valeria Bruni Tedeschi est passée avec bonheur derrière la caméra, après un très long accouchement. Propos recueillis à Cannes par Frédéric Maire

Qu'est-ce qui vous a poussé à passer à la réalisation?

Au début, c'était plutôt une envie d'écriture après avoir participé au scénario de «Mots d'amour» de Mimmo Calopresti, où je jouais aussi. J'ai écrit des petits bouts de scènes, des dialogues, et au bout de deux ans, j'ai montré ça à Noémie Lvovsky et à Mimmo. Ils m'ont encouragé à continuer... Et à réaliser le film moi-même!

Écrire c'est une chose, mettre en scène une autre! Qu'avez-vous ressenti quand ils vous ont poussé à réaliser le film?

J'étais très angoissée. Heureusement qu'on ne me donnait pas l'argent pour faire le film, parce j'aurais paniqué! On a eu beaucoup de

films XENIX FILM

20 billets pour le film
Il est plus facile pour un chameau...

En salles dès le 25 juin

Offre réservée en priorité aux abonnés de **films**
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à **films** - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du **Cercle de Films** peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

problèmes de financement, jusqu'à l'arrivée de Paulo Branco qui a pratiquement sauvé la production. Tout ce temps-là, où j'ai essayé refus sur refus, m'a bizarrement familiarisée avec mon film. Ça m'a donné le temps de travailler beaucoup sur le scénario (cinq ans!), de faire des essais chez moi avec une petite caméra... Lee Strasberg disait qu'il y a ceux qui se font arrêter par la peur et ceux qui la traversent. Moi, c'est comme ça que j'ai traversé la peur. Ensuite, la peur s'est diluée. Et quand le vrai tournage a commencé, il n'y avait plus de peur.

Au tournage, êtes-vous restée très fidèle à l'écrit ou avez-vous privilégié ce que les comédiens vous apportaient?

Les deux. Je n'avais pas envie qu'on change le texte juste pour le changer. Si un comédien ne savait pas exactement son texte, je lui donnais du temps pour l'apprendre. Ce n'était pas une raison pour improviser. Si on avait mis des années à écrire une scène, ce n'était pas pour la changer comme ça, sans raison. Par contre, s'il y avait des choses ou des accidents qui venaient enrichir la scène, comme si la vie faisait irruption, alors là, évidemment, je m'adaptais!

On a l'impression qu'il y a beaucoup de vous dans ce film et des personnages que vous avez incarnés au cinéma...
C'est compliqué... Federica, c'est moi et c'est pas moi. C'est ce que je rêve, ce que je joue,



Valeria Bruni Tedeschi

mon passé, mon futur. C'est tout ça mélangé dans cette planète que j'appelle travail, où l'on se sert de notre réalité et de nos expériences de travail antérieures pour faire une pâte qui permet d'élaborer cette nouvelle réalité, elle aussi rêvée. Impossible de distinguer ce qui est vrai et ne l'est pas. C'est comme un gâteau: on mélange farine, sucre, œufs, eau,

on le met au four, on le ressort. Dites-moi où est la farine? C'est compliqué... C'est devenu un gâteau!

La part de l'enfance est aussi très importante...

Dans une scène, je tourne en ridicule cette espèce d'obligation pour une femme, dans notre société, d'avoir un enfant. En même temps, c'est un vrai besoin, un vrai désir, un manque si l'enfant n'est pas là. Il y a donc le désir d'avoir un enfant et le besoin de se rapprocher de son enfant intérieur, de ses souvenirs de cet âge. Ça se mélange.

Que représente le cours de danse où l'on voit plusieurs fois Federica?

C'est comme le chœur de la tragédie grecque. C'est un petit groupe de gens qui n'a pas d'incidence sur l'histoire, mais qui la commente – dans les tragédies c'est par le chant, ici par le mouvement. C'est un condensé de petite communauté humaine où vieux, jeunes, maigres, maladroits, vivent tous avec une aspiration: danser, s'envoler. C'est ce que je trouve émouvant dans l'être humain. On est tous là avec notre poids, notre corps, et on voudrait s'élever. Cela fait que nous sommes tous un peu divins. *f*

L'imaginaire à la force du mollet

Les Triplettes de Belleville

de Sylvain Chomet

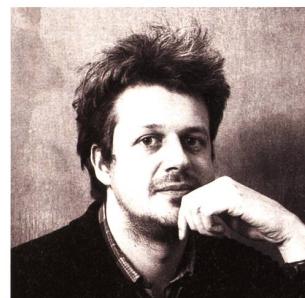
Présenté hors compétition au Festival de Cannes, «Les Triplettes de Belleville» est un dessin animé étonnant qui restera comme l'un des monuments du genre. Il est l'œuvre d'un véritable auteur, le Français Sylvain Chomet. Par Frédéric Maire

Né en 1963, Sylvain Chomet est bien connu des amateurs de bande dessinée pour avoir collaboré à plusieurs reprises avec le dessinateur Nicolas de Crécy, notamment comme scénariste de *Léon la Came*, dont le deuxième tome *Laid, pauvre et malade* a obtenu le prestigieux Alph'Art du meilleur album à Angoulême en 1998.

Parallèlement, Chomet se passionne pour le dessin animé et, après un dur apprentissage en Angleterre, il signe en 1996 (après dix ans de travail!) un court métrage nominé aux oscars et primé à Annecy, «La vieille dame et les pigeons».

Avec le producteur Didier Brunner («Kirikou et la sorcière»), il s'attelle alors à l'aventure de son premier long métrage, «Les Triplettes de Belleville», sorte de thriller burlesque qui évoque tour à tour «Jour de fête» de Jacques Tati et «Il était une fois en Amérique» de Sergio Leone.

Champion de la petite reine
Gros garçon solitaire qui a perdu ses parents, Champion est adopté par une grand-mère portugaise, Madame Souza, et son chien Bruno. Remarquant que le petit se passionne pour le vélo, l'aïeule s'initie au métier d'entraîneur. À force d'acharnement, elle fait de Champion un



Sylvain Chomet

vrai coureur cycliste! Hélas, lors de son premier Tour de France, alors qu'il est à la traîne, Champion se fait mystérieusement enlever par d'étranges armoires à glace et emmener outre-Atlantique. Le sang de Madame Souza ne fait qu'un tour. Pas question de l'abandonner! En pédalo, elle traverse l'océan à la force du mollet pour retrouver son petit-fils et tente de l'arracher aux griffes de la mafia française de Belleville...

Le scénario délirant des «Triplettes de Belleville» confronte à l'envi les cultures

française et américaine. Par certains détails, on reconnaît la France des années 50 en plein essor économique et industriel, où des personnages solitaires comme Champion restent en marge, laissés-pour-compte de la société. Mais ce qui fait l'intérêt principal du premier long métrage d'animation de Sylvain Chomet, c'est son style. Pour une fois, un auteur-dessinateur a maîtrisé son projet du début à la fin et su préserver sa «patte» à l'écran, associant avec bonheur l'animation traditionnelle à des séquences élaborées à l'ordinateur en deux et trois dimensions. Un régal pour les yeux et la tête! *f*

Réalisation, scénario Sylvain Chomet. **Musique** Benoît Charest. **Son** Mathieu Cox, Eric de Vos, Laurent Quaglio. **Montage** Chantal Colibert Brunner. **Décor** Evgeni Tomov. **Vox** Jean-Claude Donda, Michel Robin, Monica Viegas.... **Production** Les Armateurs, Product; Didier Brunner, Viviane Vanfleteren. **Distribution** Frenetic Films (2003, France / Canada / Belgique). **Site** www.lestriplettesdebelleville.co
Durée 1 h 18. **En salles** 11 juin.



Les Triplettes de Belleville et Madame Souza

Entretien avec Sylvain Chomet

Sylvain Chomet a d'abord fait de la BD avant de se former au cinéma d'animation. Son premier court métrage, «La vieille dame et les pigeons» a connu un succès international qui lui a permis de mettre en œuvre «Les Triplettes de Belleville». Propos recueillis à Cannes par Frédéric Maire

Comment vous est venue l'idée de raconter cette histoire?

Avant toute chose, j'avais une grande envie de me faire plaisir comme animateur. Les idées me sont venues d'abord par l'observation. Quand on anime, on a toujours tendance à regarder comment bougent les gens... ou les chiens. Par exemple Bruno, dans le film, c'est un chien que j'ai vraiment vu. J'ai eu envie de le faire revivre en l'imaginant, en l'exagérant encore plus, car le dessin (et donc l'animation) est l'art de l'exagération. Les idées sont donc venues d'abord des personnages, de leur façon de bouger, de leur apparence. Par exemple, j'avais envie de travailler sur les cyclistes, ces hommes-machines dont le corps en mouvement semble être une extension du vélo. Ce qui m'apparaît d'abord, ce sont des signes: le cycliste que je vois comme un S inversé, le chien comme un cercle avec quatre

bâtons, Madame Souza comme un pot de yaourt... Il faut dire aussi que le processus de création des «Triplettes...» a duré cinq ans. Au départ, le film devait être un court métrage, qui s'est allongé, allongé... et s'est transformé en long métrage. L'histoire de base n'a pas changé. Mais beaucoup de choses sont donc venues s'y ajouter, des images fortes comme la Triplette qui va pêcher des grenouilles à la grenade. J'avais vraiment dans la tête l'image de cette petite silhouette avec son parapluie, l'explosion, la pluie de grenouilles... Ensuite, il y a trois ou quatre ans, la musique du Canadien Benoît Charest est arrivée... On avait besoin de musique pour animer plusieurs séquences où les personnages tapent dans les mains, jouent d'un instrument, chantent. Les animateurs ont écouté les morceaux et se sont mis à travailler dessus. La musique a soudain dynamisé le film.

Vous avez étudié et travaillé des deux côtés de l'Atlantique. On retrouve dans le film à la fois le côté «vieille France», Jacques Tati, le Canada et les États-Unis... Dans quelle mesure les personnages des «Triplettes...» vous ressemblent-ils?

Je suis né et j'ai vécu en France, j'ai étudié l'animation en Angleterre et, il y a dix ans, je suis allé travailler à Montréal. Pour moi, c'était important de rendre hommage à cette ville magnifique, et j'ai donc utilisé le personnage du Français en Amérique du Nord, un peu perdu, qui rencontre des gens assez ouverts...

Comme je l'ai vécu. Pour moi, le film raconte un passage, ce moment où l'on décide de partir qui n'est jamais très simple, surtout quand on abandonne sa famille, son pays.

Les personnages ne parlent (presque) pas et les seules voix que l'on entend sont celles de la télé (Charles de Gaulle, un commentaire sportif). Pourquoi le film est-il «muet»?

C'était pour laisser la place à deux choses: l'animation en tant que telle – les personnages, les jeux de regards – et la musique, qui remplace les mots. Pour moi, l'animation est vraiment du mime. Dans un dessin animé, si on veut des dialogues, on est obligé de les enregistrer au départ et d'animer ensuite les personnages en fonction du texte. Ça donne à l'animation un côté rébarbatif, beaucoup plus contraignant et statique. Je voulais que les animateurs, qui travaillent huit heures par jour sur le même personnage pendant trois ans, puissent vraiment se faire plaisir. Dans le scénario, on avait prévu une voix off narrative, au début et à la fin du film. On l'a même enregistrée avec Jean-Claude Dreyfus. Mais on s'est rendu compte au montage que c'était parfaitement inutile. La voix de Madame Souza est devenue ce qu'elle est un peu par hasard. À Montréal, avec Benoît (Charest), on allait souvent dans un restaurant portugais qui faisait d'excellents calamars. La patronne avait une voix aiguë, un peu cassée, ce qui nous faisait comprendre immédiatement qu'elle n'avait pas d'oreille et chanterait forcément faux. Alors on l'a enregistrée... On lui a juste dit de chanter fort. C'était atroce. C'était parfait! f

films FRENÉTIC FILMS

20 billets pour le film
Les Triplettes de Belleville

En salles dès le 11 juin

Offre réservée en priorité aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne):
 • sur www.revue-films.ch
 • par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

À travers le miroir

Blue Moon d'Andrea Maria Dusl

Ignoré par l'austère palmarès du dernier Festival de Locarno, l'autrichien «Blue Moon» prend sa revanche en devenant l'un des rares films distribués de cette compétition. Une récompense méritée pour ce drôle de road movie à l'Est. Par Norbert Creutz

Le cinéma autrichien a le vent en poupe. Au cas où vous ne l'auriez pas encore remarqué, «Sissi» et les polissonneries de Franz Antel-François Legrand, c'est fini. Derrière le déclencheur Michael Haneke est apparue toute une nouvelle génération plus décomplexée dont fait partie Andrea Maria Dusl, née en 1961. Après un détour par la décoration de théâtre, le journalisme et des études de médecine, cette touche-à-tout signe avec «Blue Moon» un premier long métrage très prometteur. Son idée maîtresse: aller voir du côté des voisins trop longtemps ignorés des ex-«pays de l'Est», là où les cinéastes de fiction ne vont jamais, et exprimer à quoi tient, aujourd'hui, la fameuse différence Est-Ouest. À la fois finement observé et métaphorique, le résultat surprend à plus d'un titre.

La blonde et la brune

Premier bon signe: le film démarre sur les chapeaux de roue. Dès la deuxième séquence, Johnny Pichler, quadra autrichien chargé de payer une espèce de mafieux, profite de ce que l'accompagnatrice de ce dernier avait un contentieux à régler pour filer avec elle en Slovaquie. La blonde Shirley, alias Dana, est une call-girl «américaine» et la voiture était déjà volée. Un peu plus tard, la fille le plante dans un motel. Mais au lieu de rentrer en Autriche, il se décide, sans connaître un traître mot des langues du coin, à suivre quelques maigres

indices pour la retrouver. C'est là que l'auteur abat sa carte maîtresse: Pichler tombera sur sa sœur jumelle, la brune Jana, qui fait le taxi dans une ville d'Ukraine. Mais s'agit-il vraiment d'une autre femme?

On aura reconnu le vieux thème de «Sœurs froides» («Vertigo»), déjà retravaillé par nombre de cinéastes américains (De Palma, Lynch), mais injecté ici dans un contexte particulièrement inattendu. Pas prétentieux

**ON ADMIRE LE RYTHME ALERTE,
L'HUMOUR DU FILM, SON JONGLAGE
TOUT NATUREL AVEC LES LANGUES
ET, SURTOUT, SA CAPACITÉ À
RÉVÉLER LA RÉALITÉ PROFONDE
DES CONTRÉES TRAVERSÉES**

pour deux sous, le film introduit encore un quatrième personnage dans l'équation, un Allemand de l'Est habitué à tous les trafics, sorte de double comico-pathétique de Pichler. Quant à cette Jana-Dana-Shirley, elle représente toute la schizophrénie des Européens de l'Est rêvant d'exil vers d'hypothétiques eldorados et s'arrangeant au quotidien dans un environnement passablement dégradé (voir aussi le plus sombre «Lily 4-Ever» du Suédois Lukas Moodysson). Le dilemme moral qui en découle se reflète chez

l'indolent Pichler, qui ressasse de son côté (en voix off) des histoires de sa grand-mère, souvenirs de temps supposés meilleurs. De quoi rappeler que le spleen n'est pas une exclusivité des pays économiquement sinistres.

Lune bleue sur Odessa

On s'en doute, ce sera la chanson-titre, le fameux standard de Rodgers et Hart subtilement introduit dans la bande-son, qui suggérera le bon choix aux protagonistes: dans ces conditions, mieux vaut encore donner sa chance à l'amour. Ce qui ne se fera pas sans ironie, aux pieds des fameux escaliers d'Odessa, rendus célèbres par un certain «Cuirassé Potemkine». Il fallait oser! Mais depuis la chute du Mur, n'est-il pas temps de chercher à réconcilier les références en apparence les plus opposées? Tout ceci sans se départir d'un style foncièrement réaliste qui se méfie autant des effets de manche que du plat naturalisme.

Outre un formidable trio de comédiens (l'Autrichien Josef Hader, l'Allemand Detlev Buck et surtout la craquante Ukrainienne Victoria Malektorovych dans son double rôle), on admire le rythme alerte et l'humour du film, son jonglage tout naturel avec les langues et, surtout, sa capacité à révéler la réalité profonde des contrées traversées. Telle Alice, la cinéaste Andrea Maria Dusl est allée voir de l'autre côté du miroir et y a retrouvé un monde à la fois étrange et familier. *f*

Jana (Victoria Malektorovych)



Réalisation, scénario Andrea Maria Dusl. **Image** Wolfgang Thaler. **Musique** Christian Fennesz. **Son** Ekkehart Baumung, Eckhart Goebel. **Montage** Karina Ressler, Andrea Wagner. **Décors** Andrea Maria Dusl, Svetlana Filakhtova, Hannes Salat, Mihal Skrak. **Interprétation** Josef Hader, Victoria Malektorovych, Detlev Buck... **Production** Lotus Film; Erich Lackner. **Distribution** Monopole Pathé (Autriche, 2002). **Site** www.blue-moon.cc. **Durée** 1 h 30. **En salles** 11 juin.

films **PATHÈ!**

10 billets pour le film
Blue Moon
En salles dès le 11 juin

Offre réservée en priorité aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne):
 • sur www.revue-films.ch
 • par courrier à **films - CP 271 - 1000 Lausanne 9**

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

Apocalypse à l'ancienne

28 jours plus tard

de Danny Boyle

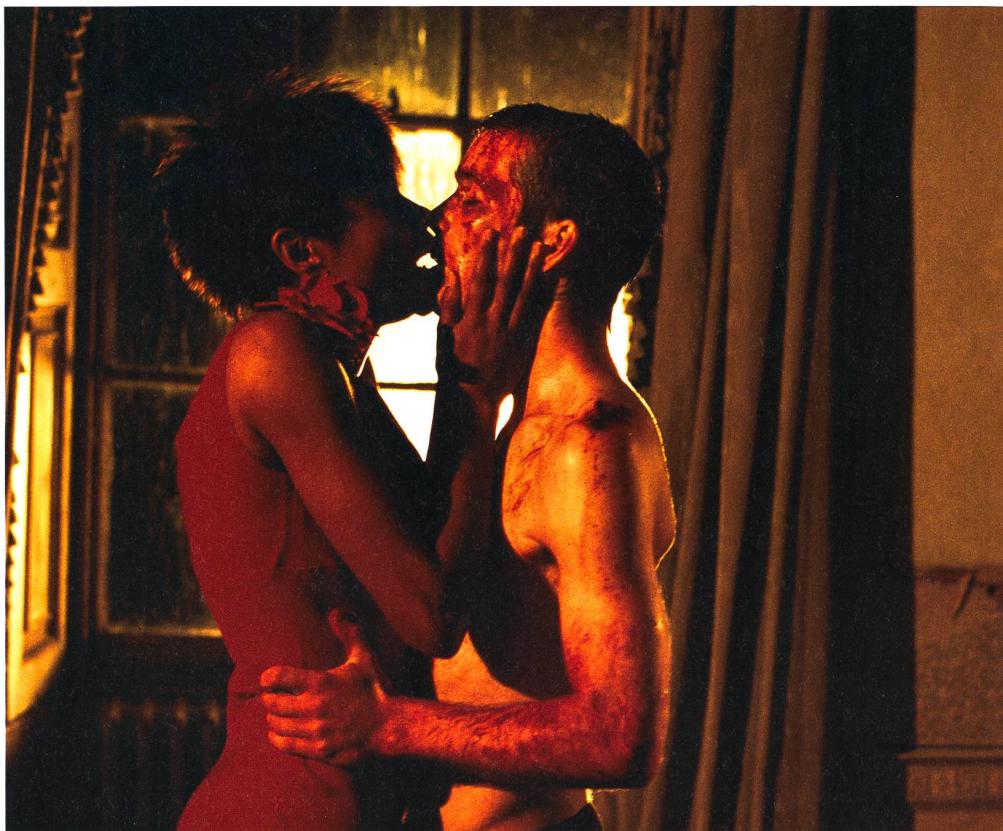
Le bon vieux *cheap thrill*¹ est devenu au mieux prétexte à des dissertations sociopolitiques, au pire l'occasion rêvée de se payer une bonne tranche de délire. Rien de tel avec «28 jours plus tard», qui renoue avec les délices oubliées du cinéma d'épouvante. Par Olivier Desmarests

Le Britannique Danny Boyle aura accédé au rang de cinéaste culte en à peine six films aussi différents que possible les uns des autres. Des vertiges opiacés de «Trainspotting» à l'exotisme de «La plage», il démontre un goût certain pour l'éclectisme et les changements de trajectoire. Le fait qu'il décide, pour son retour d'Hollywood, de tourner en numérique une œuvre de science-fiction apocalyptique plutôt corsée, apparaît de ce point de vue comme une nouvelle gageure.

Boyle, ne sachant rien faire comme tout le monde, choisit par ailleurs d'affirmer d'emblée son intérêt modéré pour le genre, qu'il s'agisse de la science-fiction dystopique² ou du film de zombies (puisque c'est bien de cela dont il est question). «28 jours plus tard» rappelle certes nombre de réalisations des années 70: «Zombies» évidemment, mais aussi «Soleil vert» ou «The Omega Man». Boyle a cependant la bonne idée d'oublier la tradition et de puiser son inspiration aux quatre vents, du côté des récits de fin de monde de J.G. Ballard (*Mythes d'un futur proche*, *Le temps mort*) ou du cinéma d'horreur japonais, avec lequel il partage une fascination commune pour les espaces urbains désertés.

Une rage pure

Dans «28 jours plus tard», Boyle réussit (avec le concours d'Alex Garland, scénariste de «La plage»), certaines scènes parmi les



Les derniers survivants d'un monde ravagé par un virus...

plus émouvantes et terrifiantes du cinéma d'horreur de ces dernières années. L'idée de départ ne brille pourtant pas par son originalité. La séquence d'ouverture, classique du genre, nous introduit aux prémisses de la catastrophe à venir. De jeunes militants de la cause animale pénètrent dans un laboratoire high-tech qui expérimente sur des singes une forme aiguë du virus de la rage. Refusant de céder aux mises en garde des savants contre la dangerosité des primates, les activistes libèrent les animaux infectés. Ces derniers ont tôt fait de contaminer savants et militants, sans discernement pour leurs positions éthiques respectives.

L'essentiel de l'épouvante

Le titre énigmatique du film est aussi une belle idée. Plutôt que de s'échiner à nous conter dans le détail l'agonie de l'humanité, Boyle nous projette par une ellipse au lendemain du déluge. C'est là que Jim, jeune livreur, émerge péniblement d'un sommeil comateux. Trouvant la salle d'opération vide, il parcourt les couloirs sans vie de l'hôpital, avant de découvrir, au cœur de Londres, l'ampleur du désastre. La traversée de la vieille capitale déserte, filmée par Boyle aux premières lueurs de l'aube, est l'occasion d'une scène magnifique. Hormis quelques détritus qui jonchent

les trottoirs, Londres apparaît à Jim telle qu'il l'avait laissée avant de plonger dans le coma: nulle trace de destructions ou d'affrontements, pas même de cadavres épargnés.

Là où d'autres auraient trouvé prétexte à une cascade d'événements horribles, Danny Boyle choisit donc de faire durer le plaisir, comme dans un long clip hypnotique. Il ramène l'épouvante à ce qu'elle a d'essentiel: le sentiment pur et glaçant de l'effroi, à même d'induire une paralysie passagère de la pensée. Quand Jim découvre enfin qu'il n'est pas l'unique survivant, ses compagnons d'infortune ne peuvent plus rien pour lui. Saisi comme le spectateur d'une peur panique, il ne lui reste plus qu'à fuir en désordre devant la horde de ses anciens congénères métamorphosés... f

1. Frisson à bon marché.

2. Anti-utopie

films

20 billets pour le film
28 jours plus tard

En salles dès le 9 juillet

Offre réservée en priorité aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

Entretien avec Danny Boyle

Le cinéaste britannique Danny Boyle réalise un film aux antipodes de «La plage» (2000), produit américain formaté à gros budget. Rencontre.

Propos recueillis par Olivier Salvano

Doit-on considérer que «28 jours plus tard» est une sorte d'hommage aux films de George A. Romero?

Oui, c'est vrai. Il a marqué l'histoire du cinéma fantastique avec «La nuit des morts-vivants» (1968). Nous avons repris ici des éléments de ce genre de cinéma, ceux qu'utilisait notamment Romero.

Vous déclarez qu'il «contient des éléments horrifiques, mais qu'il ne s'agit pas d'un film d'horreur»...
Je ne pense pas qu'il s'agisse à proprement parler d'un film d'horreur. Nous avons tenté de transcender le genre, de le changer, pour ne pas dire de le manipuler. Nous voulions que l'émotion trouve plus de place que l'horreur. Généralement, dans ces films, on se moque un peu de la psychologie des protagonistes, en particulier dans ceux où il y a des zombies! Ici, c'est une partie intégrante du film.

Pourquoi avoir tourné en numérique?

Le numérique permet de travailler dans des conditions peu onéreuses. C'est un avantage

évident! Pour la première séquence par exemple, lorsque le héros marche dans les rues de Londres, nous avons installé une dizaine de caméras, et la scène a été tournée très rapidement. Le numérique, par sa maniabilité, permet une grande liberté. Autre avantage, comme c'est encore assez nouveau, personne ne maîtrise les règles du numérique, ce qui encourage l'expérimentation. Les inconvénients de ce système sont peu nombreux, même s'il vaut mieux voir ce genre de film sur un écran de moyenne ou petite taille. Mais je ne pense pas a priori que les gens fassent vraiment une grande différence.

On est loin de «La plage»... Avec le recul, comment réagissez-vous à la surmédiatisation du film? Que pensez-vous du système hollywoodien?

Je ne regrette pas d'avoir réalisé «La plage». J'ai énormément appris sur le système, mais



Danny Boyle

aussi sur moi-même. Il faut faire ce genre d'expérience. Le film est O.K., ça a très bien marché. J'ai donc accompli ma mission. Maintenant, d'un point de vue personnel et avec le recul, c'est vrai, je pense que j'aurais pu réaliser un meilleur film.

Aviez-vous eu le final cut?

Oui, absolument. Il ne faut pas croire ce qui s'est raconté à l'époque. Il est trop facile de croire que le système hollywoodien est malicieux ou pervers, qu'ils vont changer votre projet initial pour en faire quelque chose d'autre, ou décider une autre fin à votre place. La Fox n'a pas eu un tel comportement et m'a d'ailleurs soutenu jusqu'au dernier jour. Le vrai problème se situe ailleurs. Disposer d'un tel budget, 50 millions de dollars (*64 millions de francs suisses, ndlr*), entraîne des contraintes. *f*

Les affres de la disgrâce

Basic de John McTiernan

Même mineur, un film de McTiernan, grand réalisateur hollywoodien contemporain, est toujours passionnant. «Basic» est de ceux-là.

Par Jean-Sébastien Chauvin

Le dernier film de John McTiernan est simultanément une fiction jouissive formellement brillante et un film un peu décevant dans lequel on sent poindre le désenchantement d'un grand cinéaste américain sous-employé par l'industrie hollywoodienne. Narrant, dans une forme éclatée, l'enquête d'un ancien officier désavoué (Travolta) appelé à la rescousse pour résoudre une affaire délicate dans le cadre de l'armée (un lieutenant cruel et quelques soldats se sont entraînés lors d'un entraînement dans la jungle) avec le concours de la seule femme officier du camp (Connie Nielsen), le film est construit sur une série de chausse-trappes et de faux-semblants. De points de vue contradictoires en flash-back incertains, l'interrogatoire des survivants révèlera peu à peu l'ampleur de la manipulation.

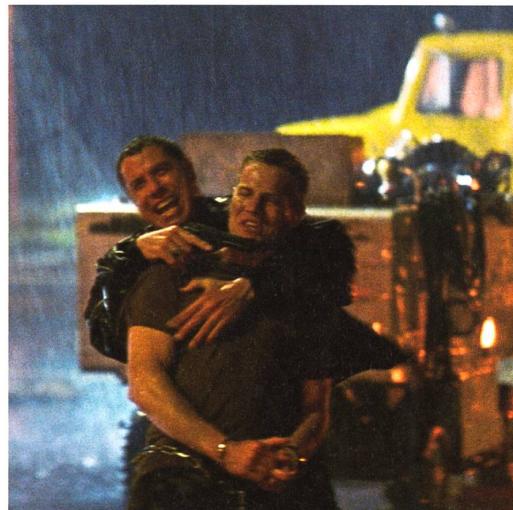
En dépit de belles scènes de jungle évoquant parfois «Predator», du même McTiernan, ce film d'action «frustré» par un budget réduit – en regard

des productions habituelles du réalisateur – est une pure construction mentale. On voit bien ce qui sépare «Basic» du «Usual Suspects» de Bryan Singer (1995): une foi indéfectible dans le pouvoir de la fiction et du montage (un lieu, des témoignages, des personnages comme schèmes de base du cinéma), loin de l'attirail «petit malin» si agaçant de Singer. Il faut même avouer que le film débouche sur une certaine désinvolture (un final je-m'en-foutiste), signe du désenchantment du cinéaste qui n'est plus en odeur de sainteté à Hollywood depuis le remontage du «13^e guerrier» et l'échec cuisant de «Rollerball», et avec lequel on prend désormais le minimum de risques financiers.

La pierre angulaire de son cinéma – *l'engagement* de protagonistes dans une aventure amoureuse ou spirituelle – n'a plus cours ici. Il faut voir la fin étonnante qui laisse le personnage de Connie Nielsen exsangue, abasourdie devant l'ultime révélation et les autres protagonistes l'ignorer royalement pour comprendre, au-delà de son brio, ce qui mine le cinéaste. *f*

Réalisation John McTiernan. Scénario James Vanderbilt. Image Steve Mason. Musique Klaus Badelt. Son Andrew DeCristofaro. Montage George Folsey Jr. Décor Dennis Bradford. Interprétation John Travolta, Connie Nielsen, Samuel L. Jackson... Production Orbit Entertainment Group, Phoenix Pictures; Mike Medavoy, Arnie Messer, Michael Tadross, James Vanderbilt. Distribution Rialto Film (2003, Canada / USA). Site www.sonypictures.com/movies/basic. Durée 1 h 38. En salles 4 juin.

Tom Hardy (John Travolta), ancien officier désavoué



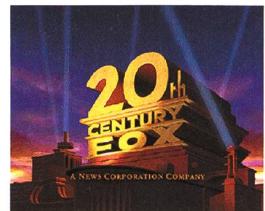
films Buena Vista International

10 billets pour le film
Basic
En salles depuis le 4 juin

Offre réservée en priorité aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30



AVANT-PREMIÈRE DANS LE CADRE DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE NEUCHÂTEL (du 1er au 6 juillet)

«28 jours plus tard» **100 billets offerts !**

Un film de Danny Boyle

Avec Christopher Eccleston, Brendan Gleeson, Megan Burns...

Voir critique en page 16



Neuchâtel

Cinéma Apollo 1, vendredi 4 juillet à 22 h

Délai pour les demandes de billets mercredi 18 juin

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne):

- sur www.revue-films.ch
- par courrier: films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Attribution des billets par tirage au sort

Les membres du Cercle de Films exclusivement
peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30



Neo (Keanu Reeves), nouveau Messie dans sa défroque de curé

L'«allégorie de la caverne» à l'âge du cyberspace

Matrix Reloaded d'Andy et Larry Wachowski

Jamais le cinéma n'avait aussi bien représenté la caverne de Platon. Ici-bas l'illusion règne sans partage, là-bas la vérité triomphe. À moins que ce ne soit l'inverse! Relecture du film des frères Wachowski à l'aune d'un mythe deux fois millénaire. Par Bertrand Bacqué

Religiosité de bazar, existentialisme au rabais, vision du monde pour le moins douteuse, le tout enrobé dans un emballage clinquant et soutenu par des effets spéciaux assourdissants aussi crédibles que ceux d'un jeu vidéo, c'est peu dire que «Matrix Reloaded» nous a peu convaincus. Mais plutôt que de revenir sur les prouesses technologiques de l'œuvre, examinons de plus près la structure mentale que déploie le concept central du film.

**COMMENT PARLER
DE LIBERTÉ ET DE
RÉFLEXION ALORS
MÊME QUE LE
SPECTATEUR EST
ABRUTI DEUX HEURES
ET DES POUSSIÈRES
DURANT**

qui nous maintiennent sous leur sujexion. Accompagné de Morpheus – ici-bas tout n'est que songe – et de Trinity – la troisième personne de cette nouvelle trinité? – Thomas Anderson, rebaptisé Neo, va mener la lutte finale contre les machines qui veulent écraser toute velléité de résistance. De fait, Neo n'est

autre que le nouveau Messie, l'Élu tellement attendu qui mènera l'humanité menacée à la victoire.

Messianisme à la matraque

Précisons les données du problème: comme dans *La République* de Platon, notre monde n'est qu'illusion. Nous sommes tels des esclaves enchaînés dans une caverne pour qui des ombres projetées sur une paroi apparaissent comme l'unique réalité. Seuls des hommes supérieurs peuvent se libérer de ces chaînes, aller vers la lumière, puis retourner dans la caverne afin de libérer les hommes de leur esclavage. On peut lire cette allégorie autant de façon épistémologique² que politique ou religieuse. Ainsi dans «Matrix», Thomas Anderson est depuis longtemps aliéné, Morpheus l'illuminé l'initie et la lutte peut reprendre de plus belle.

Passons sur le messianisme forcément temporel et lourdement armé qui se dégage de cette fable. Notre monde est illusion, seul le cyberspace est vérité. Dieu notre créateur est un programme. Ben voyons! L'ennui, c'est que ce mythe se retourne comme un gant. Et jamais la salle de cinéma n'a aussi bien figuré la caverne où l'on se gave volontiers d'illusions de la pire espèce: des images! Comme les esclaves de l'allégorie, nous voilà

enchaînés pour subir ce spectacle bruyant et au final monotone de sentences faciles sur le choix et le non-choix, de pirouettes improbables et démultiplication de clones sans aucune consistance.

Émotion plutôt que raison

Le monde qui y est décrit est idéologiquement douteux: l'adhésion politique s'y fonde sur l'affect et non sur la réflexion – la scène de transe qui suit le discours de Morpheus en rappelle d'autres de sinistre mémoire – mais, à l'époque des mensonges américains et du découpage religieux entre le Bien et le Mal tel que le préconise George W. Bush, tout cela semble terriblement cohérent.

Mais plus gênante encore est la marge de manœuvre laissée au spectateur. Si le cinéma se veut espace de liberté pour notre imaginaire et de réflexion pour notre intelligence, comment parler de liberté et de réflexion alors même que le spectateur est abruti deux heures et des poussières durant? Si le mythe use d'artifices pour nous permettre de mieux appréhender le réel, comment ce tissu d'inépties pourrait-il nous aider à mieux connaître le monde? S'il s'agit de voir et de comprendre afin de mieux agir ici et maintenant, spectateur passe ton chemin! Il faudrait un sacré retournement, dont ces cinéastes roublards seraient bien capables, pour redonner du sens à cet indigeste salmigondis. *f*

1. Pirate informatique.

2. Relatif à la théorie de la connaissance.

Titre original «The Matrix Reloaded». **Réalisation**, scénario Andy et Larry Wachowski. **Image** Bill Pope. **Musique** Don Davis. **Son** Dane A. Davis. **Montage** Zach Staenberg. **Décors** Owen Paterson. **Interprétation** Keanu Reeves, Laurence Fishburne, Carrie-Anne Moss, Monica Bellucci, Lambert Wilson... **Production** Warner Bros., Village Roadshow Productions; Joel Silver. **Distribution** Warner Bros. (2003, USA). **Site** www.whatisthematrix.com. **Durée** 2 h 18. **En salles** 16 mai.



Le Pr Stangerson (Michael Lonsdale), sa fille Mathilde (Sabine Azéma), son médecin (Bruno Podalydès) et le père Jacques (Jules Beaucarne)

Rouletabille chez Tintin et Resnais

Le mystère de la chambre jaune de Bruno Podalydès

En adaptant le célèbre roman de Gaston Leroux, Bruno Podalydès recrée un univers stylisé proche de Tintin. Après un début jubilatoire, cette gentille comédie policière servie par de merveilleux comédiens ne tient pas toutes ses promesses. Par Laurent Asséo

Bruno Podalydès n'en fait pas mystère. Le cinéaste des très réussis «Dieu seul me voit» et «Versailles, rive gauche» a toujours voulu transposer les aventures de Tintin au cinéma. Faute de pouvoir ou de vouloir vraiment le faire, notre «tintinophile» s'est tourné vers un autre célèbre et jeune reporter, Joseph Rouletabille, héros récurrent des romans de Gaston Leroux.

En adaptant *Le mystère de la chambre jaune* paru en 1908, Podalydès a pourtant réalisé son rêve. C'est clair, et même très «ligne claire». Cette comédie ressemble comme deux gouttes d'eau à une bande dessinée d'Hergé. On pense en particulier aux *Bijoux de la Castafiore*. À l'instar de ce fameux album, l'action du film se déroule entièrement dans un château. Cette imposante bâtisse appartient au professeur Stangerson (Michael Lonsdale), dont la fille Mathilde (Sabine Azéma) vient d'échapper à une tentative d'assassinat dans la chambre jaune.

Qui n'a pas tué Mathilde?

Pour résoudre cette affaire, déboulent dans ce lieu magnifique le brillant policier Frédéric Larsan (Pierre Arditi), le très hédoniste juge De Marquet (impeccable Claude Rich), et bien sûr Rouletabille (Denis Podalydès, très en forme) suivi de son photographe Sainclair (Jean-Noël Brouté). Les soupçons

de la police portent vite sur l'énigmatique fiancé de Mathilde, le poupon groggy Darzac (extraordinaire Olivier Gourmet). Selon la logique rationnelle un peu folle du persévérant et parfois arrogant Rouletabille, Darzac est innocent. Mais qui est donc le criminel? Comment celui-ci a-t-il pu s'échapper de la chambre jaune, qui était fermée de l'intérieur?

«Ligne claire» trop limpide

Un cadre désuet, des personnages bien plantés et cocasses, des détails loufoques et un climat énigmatique: le début du «Mystère de la chambre jaune» fonctionne à merveille. Le petit train cinématographique conduit par Bruno Podalydès roule avec fluidité dans un univers légèrement inquiétant, entre BD et cinéma burlesque.

Des flash-back, une voix off qui guide l'action et des lettres qui s'inscrivent à l'écran, composent de petits jeux spatio-temporels parfaitement réussis. Au bout d'un moment, pourtant, cette belle mécanique s'enraie, le film montrant ses limites à la fois narratives et esthétiques. La légèreté devient un peu pesante, la cocasserie poussive. La trop grande «ligne claire» de la réalisation aurait gagné à être ombragée par le style plus expressionniste d'un *Blake et Mortimer*.

«Le mystère de la chambre jaune» s'avère plus enlevé et plus passionnant vers la fin, lorsque l'on comprend que Joseph Rouletabille se livre finalement à une enquête sur ses origines. Vu sous l'angle cinématographique, Bruno Podalydès semble poursuivre une quête identique. Car avec Hergé, sa grande source d'inspiration est l'univers d'un autre grand amateur de BD, Alain Resnais.

Et ce n'est pas par hasard si l'on retrouve ici le duo féti- che de ce dernier, Pierre Arditi et Sabine Azéma. Podalydès inscrit même sa filiation avec l'illustre cinéaste de «On connaît la chanson» au cœur de l'intrigue. Réunis uniquement lors de flash-back, ces deux acteurs apparaissent comme de véritables citations vivantes. Bruno Podalydès ne se projette-t-il pas ainsi en ciné-fils caché d'Alain Resnais? f

LE PETIT TRAIN
CINÉMATOGRAPHIQUE
QUE CONDUIT PAR
BRUNO PODALYDÈS
ROULE AVEC FLUIDITÉ DANS UN UNI-
VERS LÉGÈREMENT
INQUIÉTANT, ENTRE
BD ET CINÉMA
BURLESQUE

Réalisation Bruno Podalydès. Scénario Bruno Podalydès, d'après le roman de Gaston Leroux. Image Christophe Beaucarne. Musique Philippe Sarde. Son Laurent Poirier. Montage Hervé de Luze. Décor François Emmanuel. Interprétation. Denis Podalydès, Pierre Arditi, Sabine Azéma, Claude Rich... Production Why Not Productions, Les Films du Fleuve; Martine Cassinelli. Distribution jmh (2003, France). Site www.whynotproductions.fr Durée 1 h 32. En salles 25 juin.



Bruno Podalydès

Entretien avec Bruno Podalydès

Révélé par «Versailles, rive gauche» (1992), moyen métrage qui remporta un succès public sans précédent, Bruno Podalydès adapte *Le mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux. Rencontre.

Propos recueillis par Olivier Salvano

Pensez-vous avoir été fidèle au roman populaire de Gaston Leroux?

En bien ou en mal, je n'ai vraiment pas l'impression d'avoir touché à l'œuvre de Leroux. S'il était encore vivant, je n'aurais presque pas de gêne à lui montrer le film. C'est une interprétation, ce n'est pas le livre. Il y a moins de personnages, car j'ai préféré l'idée d'un théâtre, d'un lieu clos. Ma crainte, concernant mes films, c'est le décalage entre l'impression que l'on peut s'en faire, notamment par le biais de la promotion, et le film tel qu'il est. J'ai toujours peur des malentendus.

Dans une lettre ouverte à Jean-Paul Rappeneau, Isabelle Adjani rappelle combien le cinéaste de «Bon voyage» est sensible au respect du texte joué par ses comédiens. Qu'en est-il pour vous?

Oui, c'est important de respecter le scénario

et les dialogues. Même si j'ai travaillé sur l'adaptation du roman, n'oublions pas que le texte n'est pas de moi la plupart du temps. J'ai tout de suite aimé le langage de Leroux; il fallait donc le respecter. C'est vrai aussi qu'il n'était pas commode pour les acteurs de s'en faire tel quel les interprètes. Mais j'y tenais. J'avais donc une certaine vigilance.

Pensez-vous capter chez votre frère (l'acteur Denis Podalydès), des émotions que d'autres cinéastes ne peuvent saisir?

Ça, c'est sûr! Mais à l'inverse, j'ai des handicaps par rapport à d'autres réalisateurs qui peuvent imaginer Denis à des années-lumière de ce que je connais de lui, ou qui auront davantage de recul.

Vous avez souvent recours à la voix off, considérée par beaucoup comme une solution de facilité pour les scénaristes en mal d'inspiration...

C'est un procédé littéraire, et cette voix off, ce n'est pas toujours facile de l'écrire! J'aurais pu m'en passer aussi. La voix d'un personnage inconnu donnait plus d'authenticité et d'objectivité au récit du crime. C'est plus une voix de journaliste que de narrateur.

Gaston Leroux écrivait dans *Le mystère de la chambre jaune*: «Je n'aime point les journalistes, ce sont des esprits brouillons qu'il faut fuir comme la peste, cette sorte de gens se croient tout permis et ne respectent rien.» Partagez-vous cet avis?

(Rires...). C'est drôle! Mais ne me demandez pas de répondre au nom de Leroux! C'est vrai que j'ai toujours un peu peur qu'une transcription se fasse mal. Au début, je demandais toujours à relire les entretiens, et je me suis rendu compte que c'était un vrai travail de réécriture pour moi. Maintenant, tant pis! f

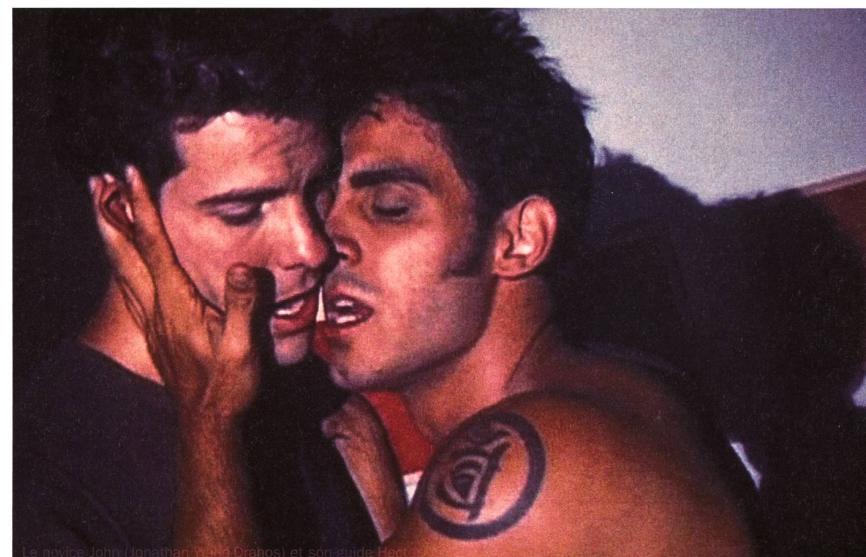
Gay des villes et gay des champs

Party Boys de Dirk Shafer

Descente aux enfers dans le circuit des soirées gay de West Hollywood, «Party Boys» est une œuvre forte, intelligente et habilement mise en scène qui mérite amplement sa présence inattendue sur nos écrans. Par Mathieu Loewer

Le film événement de l'été pour le public gay», proclame l'affiche américaine de «Party Boys», un peu comme si «Le seigneur des anneaux» ne pouvait intéresser que les elfes et les hobbits! C'est prêter bien peu de crédit à Dirk Shafer, réalisateur homo qui met en scène un milieu homo, mais tout à fait en droit d'espérer séduire une audience dépassant le cadre de la communauté gay. Une communauté décrite dans son enfermement à travers l'initiation de John au fameux «circuit» (titre original du film) des fêtes techno de Los Angeles, et le tournage du documentaire «Circuit» que son voisin Tad consacre au showman atteint du sida Bobby. En renvoyant le regard naïf de John à celui de Tad, alter ego avoué du cinéaste, «Party Boys» joue habilement entre identification et distanciation, traduisant ainsi la séduction de cet univers comme sa réalité glauque.

Débarquant de son Illinois natal, le gay des champs découvre les parties arrosées de *special K* (pour kétamine) avec le gay des villes Hector. Mais



Le novice John (Jonathan Wade-Drahos) et son guide Hector (Hector Arredondo).

lorsqu'il commence à perdre pied, l'envers du décor et des êtres se révèle dans une horreur sourde à la «Mulholland Drive»: alors qu'Hector réalise la vanité de son existence quand ses implants faciaux foulent le camp, on découvre que l'organisateur de ce «Superbowl homo»¹ se livre à un trafic odieux. Ce final à la *White Party* qui vient boucler le «circuit» clôt aussi un film à la construction parfaite dont le propos transcende la description d'un milieu marginal. Dans la

première scène, John se voyait suggérer de s'établir dans une ville plus adaptée à son «style de vie», l'homosexualité ne pouvant bien entendu se vivre que dans une hystérie communautaire de sexe, de drogue et de techno... f

1. Le Superbowl est la finale du championnat national de football américain.

Titre original «Circuit». **Réalisation** Dirk Shafer. **Scénario** Gregory Hinton, Dirk Shafer. **Image** Joaquin Sedillo. **Musique** Tony Moran. **Son** Patrick M. Griffith. **Montage** Glen Richardson. **Décors** John DeMeo. **Interprétation** Jonathan Wade-Drahos, Andre Khabbazi, Brian Lane Green, Kiersten Warren... **Production** Sneak Preview Entertainment; Gregory Hinton, Michael Roth, Steven J. Wolfe. **Distribution** Swift Distribution (2001, USA). **Site** www.circumovie.com. **Durée** 2 h. **En salles** 28 mai.

Eaux usées

Swimming Pool

de François Ozon

Moins du côté de «8 femmes» que de «Sous le sable», la parabole sur l'écriture que livre François Ozon est sauvée de la lourdeur par deux actrices remarquables.

Par Charlotte Garson

Cérvant à développer une relation plus riche qu'il n'y paraît entre deux personnages qui tout oppose, «Swimming Pool» fleure le scénario poli avec soin, voire verrouillé d'avance. Sarah (Charlotte Rampling), vieille fille anglaise auteure de romans policiers, voit débarquer dans la villa provençale prêtée par son éditeur la fille de celui-ci, la pétulante Julie (Ludivine Sagnier).

Puissant vecteur de métaphores, l'élément aquatique ouvre le film sous l'aspect des remous un peu agités de la Tamise. Sarah a donc quitté son eau «natale» pour celle, qui d'abord la répugne, de la piscine de la villa. Elle prend possession du lieu, y trouve ses marques - une harmonie que la venue de Julie et de ses amants épisodiques vient briser d'autant plus violemment. Mais un soir, après que Sarah ait ouvert la

fenêtre au bruit d'une voiture, assiste-t-on «rêellement» à l'arrivée de Julie, ou est-ce à une plongée dans l'univers mental de l'écrivain au travail que nous convie Ozon?

Cette indécidable mise en abyme de la création littéraire constitue hélas, outre ses actrices au jeu juste, le seul intérêt de «Swimming Pool», livre-dans-le-film attendu malgré sa fin ouverte. En 1968, «La

piscine» de Jacques Deray explorait déjà la surface-écran de ce rectangle d'eau bleue faussement limpide. *f*

Réalisation François Ozon. **Scénario** François Ozon, Emmanuelle Bernheim. **Image** Yorick Le Saux. **Musique** Philippe Rombi. **Son** Lucien Balibar. **Montage** Monica Coleman. **Décors** Wouter Zoon. **Interprétation** Charlotte Rampling, Ludivine Sagnier, Charles Dance... **Production** Fidélité Productions, Headforce Ltd.; Olivier Delbosc, Marc Missonnier. **Distribution** Filmcooperative (2003, France). **Site** www.francois-ozon.com. **Durée** 1 h 43. **En salles** 21 mai.

Rencontre avec Ludivine Sagnier

Collaborant pour la troisième fois avec François Ozon après «Gouttes d'eau sur pierres brûlantes» et «8 femmes», la pétillante jeune actrice rayonne dans «Swimming Pool». Propos recueillis à Cannes par Nathalie Margelisch

Par rapport à votre rôle dans «8 femmes», vous êtes méconnaissable!

Effectivement. J'avais 21 ans et je jouais une fille de 16 ans. Je devais rajeunir, il fallait que je gomme tout ce qui était sensualité, féminité. Pour ce film, François (Ozon) souhaitait tout le contraire.

Aviez-vous peur du côté très sexuel de ce rôle?

Non. Pour moi, Julie est sublimée parce qu'elle est sexy. C'était amusant d'aborder la question du sex-appeal. C'est un aspect que j'avais envie de travailler.

Comment avez-vous réussi à modifier votre apparence physique?

J'ai fait du sport, des séances de bronzage et on m'a rallongé les cheveux. Ça m'a permis de ne plus voir dans le miroir Ludivine, la petite Parisienne un peu pâlotte, mais un personnage qui était suffisamment éloigné de moi pour que je puisse m'abandonner à ses comportements un peu étranges.

Et comment avez-vous travaillé avec le réalisateur sur le plan psychologique?

François ne s'attarde pas énormément sur la construction psychologique de ses personnages. Il a envie de voir surgir des acteurs les émotions et les failles, mais il donne très peu d'indications à ce sujet. Pourtant, il est très exigeant et c'est parfois difficile de lui plaire. Sur le plateau, pendant la scène, ce sont les acteurs qui doivent proposer une interprétation et il dit si ça lui convient ou non. Et parfois il peut être très cru dans sa manière de parler. Par la violence de ses propos, il m'a écorchée et égratignée, me permettant ainsi de trouver le personnage. En fait, c'est un manipulateur.

Comment réagissez-vous à cette manipulation?

Cela m'amuse d'être une marionnette et, pour l'instant, j'aime assez cette idée d'être un matériau neutre qu'on peut modifier au gré des désirs d'un réalisateur. Mais ce n'est pas une manipulation subie, je l'accepte

pour pouvoir comprendre ce qu'endure mon personnage.

Qu'est-ce que ce rôle vous a apporté de plus que les autres?

L'éclosion d'une certaine féminité. Il s'agit aussi d'un personnage central, qui n'est pas en retrait et j'ai donc plus de responsabilités. Ce film a aussi des résonances très personnelles, puisque moi-même, en tant qu'actrice, j'ai une petite idée sur la manière dont la créature qu'on croit fabriquer vient vous vampiriser et empiéter sur votre réalité. *f*



Ludivine Sagnier, dans le rôle de Julie, actrice fétiche de François Ozon.

films FILM COOPÉRATION

20 billets pour le film
Swimming Pool
En salles depuis le 21 mai

Offre réservée en priorité aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne):
 • sur www.revue-films.ch
 • par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30

Jim Carrey en alter rigolo de Dieu

Bruce tout-puissant de Tom Shadyac

Après l'échec de «The Majestic», son premier rôle sérieux, Jim Carrey revient à la comédie loufoque. Devant la caméra de Tom Shadyac (*Ace Ventura*), l'acteur se voit investi des pouvoirs de Dieu pendant 24 heures. Pas franchement divin, mais parfois hilarant. Par Laurent Asséo

Retur à la case départ pour Jim Carrey? Avec «Bruce tout-puissant», le bondissant comique au visage élastique retrouve la comédie potache et délirante qui a fait sa gloire. Depuis quelques années, la carrière du grand Jim évoluait vers un registre plus grave et sa dinguerie confinait au tragi-comique. Premier jalon de cette évolution, «The Truman Show» de Peter Weir (1998), où l'acteur interprète pour la première fois un personnage sensible. Deuxième étape, le génial et étrange «Man on the Moon» de Milos Forman (1999), qui voit Carrey incarner le comique schizophrénique Andy Kaufman, mort à 35 ans. La métamorphose de la star en être complexe se poursuit dans le formidable «Fou d'Irène», fantaisie débridée des frères Farrelly (2000). Enfin, l'acteur quitte sa défroque

CETTE COMÉDIE MÂTINÉE DE FABLE CHRISTIQUE EST SURTOU
LE PRÉTEXTE À UN VÉRITABLE FESTIVAL JIM CARREY

burlesque pour jouer son premier rôle dramatique dans «The Majestic» (2001), échec retentissant au box-office. Est-ce pourquoi Carrey replonge dans le comique agressivement déjanté? Ce nouveau film scelle les retrouvailles du comédien et du cinéaste Tom Shadyac, lequel l'avait mis en valeur dans «Ace Ventura, détective chiens et chats» (1994), et «Menteur, menteur» (1997), deux gros cartons au box-office US.

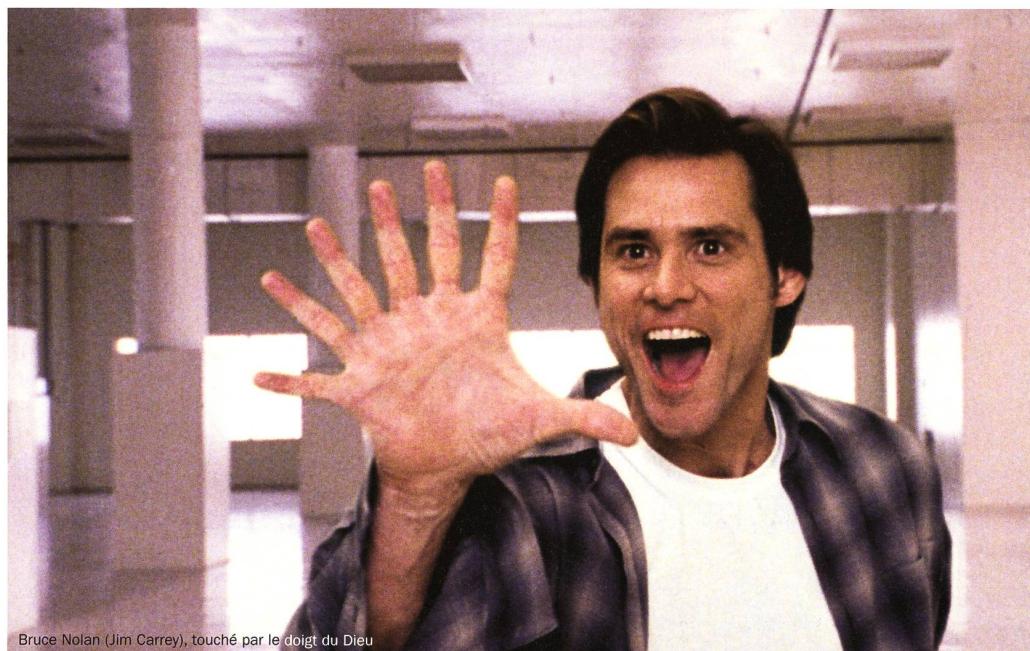
Mieux vaut un grincheux que Dieu tu l'auras

Dans «Bruce tout-puissant», Jim Carrey interprète Bruce Nolan, reporter d'une chaîne de télévision de Buffalo. Notre homme a tout pour être heureux. Il jouit de la célébrité et de l'amour de Grace, sa jeune femme (Jennifer Aniston, sortie de la série «Friends»). Mais rien n'y fait, Bruce est un éternel grincheux, un égocentrique qui envie la réussite de ses collègues. Un jour où tout le contrarie, il s'en prend à Dieu. Celui-ci (Morgan Freeman, très

bon en père attentif) confie à notre excité ses pouvoirs divins pendant 24 heures. Bruce devra juste faire mieux que le Créateur. En cas d'échec, ce sera l'apocalypse.

Malgré un concept bien lourd et un scénario très léger, «Bruce tout-puissant» se révèle plutôt amusant. Cette comédie mi-

prend en compte les récentes métamorphoses filmiques de Jim Carrey. Cela dit, si la force subversive du comique éclate par instants, elle est vite étouffée par la comédie sentimentale conservatrice et consensuelle. «Bruce tout-puissant» vaut surtout par quelques scènes particulièrement hilarantes. On se souviendra longtemps d'une assiette de soupe qui se métamorphose en mer béante. Ce long métrage superficiel, prouve néanmoins que Jim Carrey est toujours en état de grâce comique. Dieu merci. f



Bruce Nolan (Jim Carrey), touché par le doigt du Dieu

burlesque mi-sentimentale mâtinée de fable christique est surtout le prétexte à un véritable festival Jim Carrey. C'est peu dire que l'acteur, toujours époustouflant, ne laisse guère de place à ses partenaires. Comme son ego n'a rien à envier à celui de Bruce, sa puissance comique règne sans partage. Dans ses moments les plus faibles, la réalisation peine à être à la hauteur du prodigieux comédien. Dans ses séquences les plus réussies, le film rehausse avec bonheur les délires de son héros par des effets spéciaux. Tom Shadyac réussit quelques évocations poético-fantastiques dont le style artificiel un peu *new age* évoque parfois «The Truman Show».

Carrey au centre de l'univers

La relation entre Dieu et Bruce rappelle d'ailleurs celle de Truman et du concepteur de télé-réalité de la fable de Peter Weir; de même, la critique du narcissisme médiatique prolonge parfois le propos de «Man on the Moon». Ainsi, étrangement, ce petit film

Titre original «Bruce Almighty». **Réalisation** Tom Shadyac. **Scénario** Steve Koren, Mark O'Keefe, Steve Oedekerk. **Image** Dean Semler. **Musique** John Debney. **Son** José Antonio García. **Montage** Scott Hill. **Décors** Linda DeScenna. **Interprétation** Jim Carrey, Morgan Freeman, Jennifer Aniston... **Production** Interscope Communications, Shady Acres Entertainment, Universal Pictures; Michael Bostick, Tom Shadyac, James D. Brubaker, Steve Koren, Mark O'Keefe, Jim Carrey. **Distribution** Buena Vista (2003, USA). **Site** www.brucealmighty.com. **Durée** 1 h 38. **En salles** 11 juin.

films

Buena Vista International

10 billets pour le film

Bruce tout-puissant

En salles dès le 11 juin

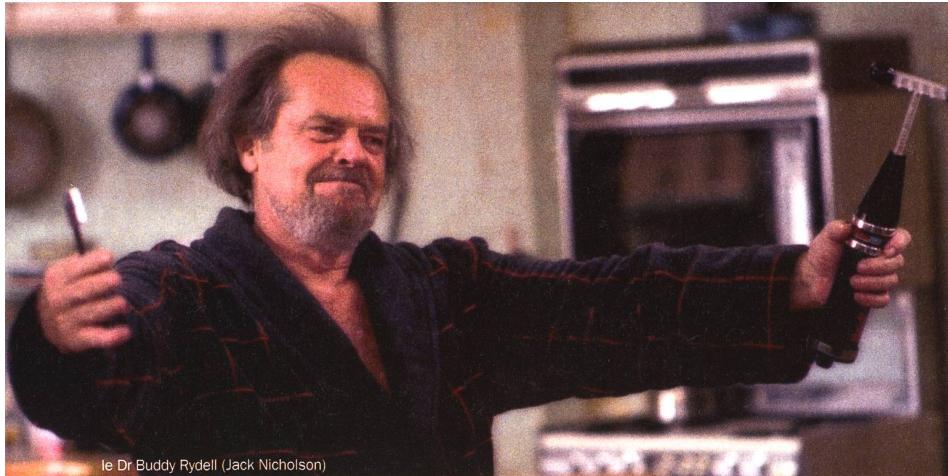
Offre réservée en priorité aux abonnés de films

Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne):

- sur www.revue-films.ch
- par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30



Le Dr Buddy Rydell (Jack Nicholson)

Thérapie de choc

Self control de Peter Segal

Le comique colérique Adam Sandler (*«Punch-Drunk Love»*) fait équipe avec Jack Nicholson dans ce divertissement taillé sur mesure. Y'a comme un défaut...

Par Mathieu Loewer

Titre original de cette comédie, *l'anger management* désigne la domestication des pulsions agressives, nouveau champ de la psychologie comportementale professée par le Dr Buddy Rydell (Jack Nicholson). À ses dires, il

existe deux types de colérique: le client du supermarché qui fait un scandale parce qu'on lui refuse ses coupons de réduction, et le caissier qui subit en silence jusqu'au jour où il tue tous les clients du magasin au fusil à pompe. Le timide Dave Buznik (Adam Sandler) appartient à la seconde catégorie. Après une première séquence nous révélant l'origine de son traumatisme, on le retrouve dans un avion, persécuté par une hôtesse de l'air qui met un temps fou à lui apporter une paire d'écouteurs. Une remarque agacée le conduira directement au tribunal. Condamné à suivre des cours particuliers de maîtrise de soi, il est contraint d'héberger

le fantasque Dr Rydell, inquiétant gourou qui le pousse aux limites de la folie.

«Self control» serait-il une habile satire des dérives du système judiciaire américain, de ses incursions abusives dans la sphère privée? Bien au contraire. Si le film épouse le point de vue paranoïaque de Dave Buznik, sa conclusion en fait plutôt un avatar humoristique du réactionnaire *«The Game»* de David Fincher: cette thérapie extrême n'était qu'une machination orchestrée dès le départ pour son plus grand bien! Effectivement, détruire la vie d'un homme lui permettra sans doute d'en apprécier rétrospectivement la valeur, autant que la prison favorise l'épanouissement de l'individu ou qu'arrêter de se taper la tête contre les murs soulage.

Pour nous titiller les zygomatiques, restent le tandem Sandler-Nicholson – bien que le premier s'efface devant le charisme cabotin du second – une baston chez des bouddhistes, John Turturro en «frère de colère» survolté, une apparition du tennisman McEnroe et celle de Woody Harrelson en travesti. Pas de quoi s'énerver. *f*

Titre original «Anger Management». **Réalisation** Peter Segal. **Scénario** David Dorfman. **Image** Donald McAlpine. **Musique** Teddy Castellucci. **Son** Thomas Causey. **Montage** Jeff Gourson. **Décor** Alan Au. **Interprétation** Adam Sandler, Jack Nicholson, Marisa Tomei, Luis Guzmán... **Production** Happy Madison, Jack Giarraputo Productions, Revolution Studios; Barry Bernardi, Jack Giarraputo. **Distribution** Buena Vista (2003, USA). **Site** www.selfcontrol-lefilm.com. **Durée** 1 h 41. **En salles** 28 mai.



La recrue Clayton (Colin Farrell) et son instructeur Burke (Al Pacino)

Jeux d'espions et de pions

La recrue

de Roger Donaldson

Thriller efficace dont l'intrigue repose sur la manipulation du héros et du spectateur, le film du cinéaste canadien pèche par son image bâclée. Par Alain Boillat

Apprenti espion à la CIA, James Clayton (Colin Farrell) rejoint les rangs de jeunes recrues formées par un instructeur d'expérience, Burke (Al Pacino), qui leur inculque les devises manichéennes typiquement US («Notre cause est juste, nos ennemis sont partout») et les rudiments de la simulation, du mensonge et du combat. Dans le camp d'entraînement appelé «La Ferme», les recrues sont soumises à des tests permanents. Comme dans *«The Game»* de David Fincher (1997), il n'est alors plus possible de savoir où s'arrête la mascarade et

où commence la «vérité». Cette situation ne va pas sans corser les jeux de pouvoir et de séduction qui mettent en abyme la fiction même du film. Sorte de Big Brother derrière ses écrans de contrôle, Burke plonge ses ouailles dans un univers tout à fait en phase avec le règne de la télé-réalité.

Le moment où la relation amoureuse (puisque il en faut une!) entre James Clayton et sa collègue Layla se concrétise est révélateur de la disparition toute contemporaine de l'intimité, puisqu'ils s'embrassent entre deux balayages d'une caméra de surveillance. Le film de Donaldson, par le thème du contrôle, puis le motif attendu de la «taupe» (l'agent double infiltré), rappelle *«Mission: impossible»* de Brian De Palma (1991), sans toutefois traiter avec autant d'habileté le voyeurisme et son corollaire, la manipulation. Car pour parler de regard, il faut savoir regarder, alors que *«La recrue»* témoigne d'un sens visuel réduit à son expression la plus banale. Par ailleurs, malgré un générique qui semble gratifier James d'un passé intéressant, le film s'embourbe dans une psychologie à deux sous qui fait du personnage joué par Al Pacino, mentor charismatique tout (trop?) désigné, un substitut de figure paternelle. *f*

Titre original «The Recruit». **Réalisation** Roger Donaldson. **Scénario** Roger Towne, Kurt Wimmer, Mitch Glazer. **Image** Stuart Dryburgh. **Musique** Klaus Badelt. **Son** Tom Bellfort. **Montage** David Rosenbloom. **Décor** Andrew McAlpine. **Interprétation** Al Pacino, Colin Farrell, Bridget Moynahan... **Production** Touchstone Pictures, Spyglass Entertainment; Jeff Apple, Gary Barber, Roger Birnbaum. **Distribution** Rialto Film (2003, USA). **Site** www.touchstonepictures.go.com/recruit. **Durée** 1 h 55. **En salles** 11 juin.



Léonce (Philippe Noiret), le vieux (Michel Bouquet) et la Mort (Catherine Hiegel)

Pas très fraîche, cette bidoche!

Les côtelettes de Bertrand Blier

Bertrand Blier tire à boulets rouges sur les vieux, la gauche, la droite, le racisme, la bonne et la mauvaise conscience, la mort... Plombé et plombant!

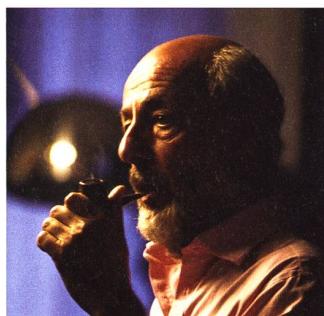
Par Bertrand Bacqué

Adapté de la pièce éponyme de Bertrand Blier écrite en 1997, «Les côtelettes» ne fait pas dans la dentelle. Mots d'auteurs plombés et critique sociale lourdingue. Philippe Noiret tendance «gauche caviar» qui vire à l'aigre; Michel Bouquet, représentant de la droite conservatrice qui s'est trouvé un peu dans la vie: chérir (et abuser d') une belle Maghrébine exsangue interprétée par Farida Rahouadj.

Pour faire éclater le dispositif théâtral, Blier multiplie les décadrages au fur et à mesure du développement de cette farce cruelle. D'abord dans l'appartement cossu du sexagénaire interprété par Noiret, nous nous retrouvons bien vite dans celui de Bouquet, puis dans une villa du Luberon. C'est le plus séduisant du film, cette manière de décloisonner le récit, de se foutre de la sacro-sainte chronologie, d'envoyer allégrement paître les conventions narratives.

Mais comment supporter cette symbolique au rabais, cette grande «beauferie»-braderie de luxe, cette compilation de clichés, ces dialogues attendus - la première réplique donnée, il serait ais de poursuivre... Le plus fâcheux, dans cette histoire, c'est cette impression tenace que l'auteur partage avec ses personnages plus qu'il ne veut bien le dire. Une fois le film achevé par une tentative de clip grand-guignolesque, on pousse un jouissif «ouf!» de soulagement. *f*

Réalisation, scénario Bertrand Blier. Image François Catonné. Musique Hugues Le Bars. Montage Marion Monestier. Décor Michèle Abbé-Vannier. Interprétation Philippe Noiret, Michel Bouquet, Farida Rahouadj, Catherine Hiegel... Production Europa Corp., Hachette Première; René Cleitman, Luc Besson. Distribution Monopole Pathé (2003, France). Durée 1 h 26. En salles 4 juin.



Bertrand Blier

Entretien avec Bertrand Blier

Conspué par la critique cannoise mais salué par le public, Bertrand Blier a adapté sa pièce de théâtre à succès, *Les côtelettes*. Propos recueillis à Cannes par Olivier Salvano

À propos de vos œuvres, vous dites: «J'ai toujours l'impression de tourner un cauchemar»...

Mes histoires, mes scénarios sont des cauchemars. C'est pour ça que j'ai du mal à les terminer. On me l'a d'ailleurs assez reproché... La plus grande liberté, c'est le roman, ensuite le théâtre et en dernier le cinéma, qui est paralysé par des contraintes économiques.

Luc Besson clame haut et fort que vous n'aviez pas le financement pour monter votre film... C'est lui qui a rendu le film possible matériellement. Ça peut paraître étrange et, à première vue, ça ne s'explique pas. Il a raison, j'ai eu des difficultés à monter le film, alors je suis allé le voir.

Vous caricaturez le comportement de l'homme musulman face à la femme. Dans «Chaos», Coline Serreau en avait elle aussi une conception ambiguë...

Elle y a été fort! Dans mon film, c'est vrai qu'il y a une attaque frontale. Mais que voulez-vous, c'est un proxénète, une crapule. Il ne faut pas en faire non plus une généralité. Il n'y a pas d'ambiguïté possible. C'est une crapule, voilà tout.

Le personnage de la Mort, interprété par Catherine Hiegel, revient sans cesse...

Elle peut être drôle parfois, mais cette Mort fait surtout très peur. C'est un personnage formidable. Ici, la Mort n'est pas pressée, elle prend son temps. Elle a même le temps de boire un coup! C'est une Mort hexagonale. Elle peut aussi manger du camembert... Mais elle fait quand même son boulot. On peut même la baisser, mais alors là, c'est un effet très spécial. C'est peut-être aussi une des raisons pour lesquelles j'ai fait le film.

Jean Yanne proclamait: «Je suis un homme de gauche, avec des mots de droite». Diriez-vous la même chose de vous?

...C'est vrai, il y a un peu de ça. Je suis de gauche. J'essaie. Je pense qu'on peut être de gauche tant que l'on garde une conception de gauche.

Comment justifiez-vous ce propos misogyne: «Une femme, c'est comme un tapis, il faut la mettre à la fenêtre et la dé poussiérer»...

Il faut voir cette réplique comme une blague. C'est une petite provocation, rien de plus. Il faut parfois être un peu subversif. J'aime l'écriture plus que tout, et je n'écris que ce que j'aime. Ce film est avant toute autre chose un hommage à la femme. *f*

films PATHÉ!

**10 billets pour le film
Les côtelettes**
En salles depuis le 4 juin

Offre réservée en priorité aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne):
 • sur www.revue-films.ch
 • par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 35 ou 30



Ne partez pas sans elle
à commander gratuitement sur www.couleur3.ch